

## CHAPITRE 9 LA NAISSANCE DES ÉTATS À LA FIN DU MOYEN ÂGE

par Jean Kerhervé

BIBLIOGRAPHIE

CARTE

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

COURS

DOCUMENT COMMENTÉ

DOCUMENT COMMENTÉ

DOCUMENTS PROPOSÉS

DISSERTATION EXPLIQUÉE

DISSERTATIONS PROPOSÉES

## CHAPITRE 10

### L'ÉGLISE ET LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE AUX XIV<sup>e</sup> ET XV<sup>e</sup> SIÈCLES

par Élisabeth Mornet

BIBLIOGRAPHIE

COURS

DOCUMENT COMMENTÉ

DOCUMENT COMMENTÉ

DOCUMENTS PROPOSÉS

DISSERTATION EXPLIQUÉE

DISSERTATIONS PROPOSÉES

BIBLIOGRAPHIE .....	312
CARTE .....	313
TABLEAU CHRONOLOGIQUE .....	314
COURS .....	315
A - Les bases théoriques de l'État .....	318
B - Les institutions et la vie politique .....	321
C - Mise en place de la carte politique de l'Europe occidentale .....	326
Serment général du 19 novembre 1422 .....	326
Une levée de fouage dans le duché de Bretagne (31 mars 1466) .....	331
Portraits de Princes .....	336
Le royaume de France 1360-1380 (carte) .....	337
Création d'un majorat (1376) .....	338
Le « Bon Parlement » .....	339
Les malheurs du royaume de France .....	340
L'État et la guerre en Europe occidentale aux XIV <sup>e</sup> et XV <sup>e</sup> siècles .....	341
Les serviteurs de l'État monarchique aux deux derniers siècles du Moyen Âge .....	347
La monarchie française à la veille des Temps modernes .....	347

BIBLIOGRAPHIE .....	350
COURS .....	351
A - Le gouvernement de l'Église .....	356
B - La complexité de la vie religieuse .....	362
C - Permanences et nouvelles approches intellectuelles et artistiques .....	367-368
Le palais des papes à Avignon (plans) .....	374
Sermon de Bernardin de Sienne (1427) .....	380
La politique bénéficiaire de Jean XXII (1316-1334) .....	381
Francesco Datini et le pèlerinage des Bianchi .....	382
Testament de Guillaume de Murol .....	382
Condamnation de Jan Hus par le concile de Constance (6 juillet 1415) .....	383
La dévotion mariale à la fin du Moyen Âge .....	384
Le couronnement de la Vierge de Fra Angelico (tableau) .....	385
La piété des laïcs à la fin du Moyen Âge .....	392
Le cimetière à la fin du Moyen Âge .....	392
La collation des bénéfices aux XIV <sup>e</sup> et XV <sup>e</sup> siècles .....	392

1

# L'EXPANSION DE L'OCCIDENT DU X<sup>e</sup> AU XIII<sup>e</sup> SIÈCLE

De 930 à 1300 environ, l'Occident a connu un essor sans précédent, qu'il se soit développé dans la continuité avec le haut Moyen Âge – certains historiens en font remonter les prémisses à la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> siècle – ou qu'il soit né au X<sup>e</sup> siècle. Essor principalement agraire – 90 % de la population occidentale, rustres ou nobles, vit alors du travail de la terre – qui a conduit à un profond remaniement de l'espace rural et à la mise en place d'un agrosystème durable. Essor de mieux en mieux connu grâce à l'affinement des méthodes de recherche. Mais il ne faut pas disjoindre l'analyse de l'essor agraire et celle de l'expansion commerciale et urbaine qui va de pair et en découle. Essor culturel et politique, enfin, auquel ont contribué les progrès de la christianisation, indissociables à bien des égards des aspects précédents. Ce chapitre a pour vocation d'insister sur ces liens, et de servir d'introduction aux chapitres qui suivent.

Aux lents développements du X<sup>e</sup> siècle succède, de 980 à l'aube du XIII<sup>e</sup> siècle, l'accélération de la croissance, accompagnée d'une mise en place de son encadrement. En même temps, l'Occident se dilate, grignotant ses confins, reculant ses frontières. Au XIII<sup>e</sup> siècle, au-delà des diversités spatiales et temporelles, se dessine une véritable unité occidentale.

Les historiens n'ont pas manqué de s'interroger sur les mécanismes de l'expansion, et d'en rechercher les causes premières ; cette dernière entreprise est périlleuse, bien que les connaissances aient été considérablement accrues et précisées. Ni le relâchement des pressions extérieures (musulmane, viking, hongroise), ni l'accroissement démographique, ni l'amélioration des techniques de production ou d'échanges, ni même « l'optimum climatique » favorable à la croissance biologique ne sont des facteurs explicatifs

suffisants en soi. Tous paraissent concomitants, et interactifs : une primitive augmentation de la production agricole n'aurait-elle pas entraîné celle de la population, qui aurait proposé à son tour un plus grand nombre de bras pour poursuivre l'extension des cultures, mais aussi plus de bouches à nourrir, la poursuite de la conquête des terres devenant indispensable ? De même, le progrès technique, sans lequel l'essor économique ne saurait certes se concevoir, n'a-t-il pas été aussi sollicité par l'accentuation de la pression seigneuriale sur le prélèvement des fruits d'une croissance préalable ? Plutôt que d'insister sur les nombreux débats auxquels ces questions ont donné lieu, largement évoqués dans la bibliographie citée, nous nous contenterons ici d'exposer ce que l'on pourrait appeler « les outils » de l'expansion et ses modalités, sans que l'ordre de présentation préjuge d'un quelconque classement préférentiel.

### BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE DU CHAPITRE

#### Ouvrages généraux :

- BALARD, M., GENET, J.-Ph., ROUCHE, M., *Le Moyen Âge en Occident*, Paris 1990, Hachette, Coll. Histoire Université, chap. 8, 9, 12, 16.  
DELORT, R., *La Vie au Moyen Âge*, Paris 1982, Seuil, Coll. Points Histoire, chap. 1 et 2.

#### Ouvrages de référence :

- FOSSIER, R., *Enfance de l'Europe, aspects économiques et sociaux*, Paris 1982, PUF, Coll. Nouvelle Clio, 2 vol., t. 1, pp. 87-287 ; t. 2, pp. 614-799.  
CONTAMINE, Ph., dir., *L'Économie médiévale*, Paris 1993, Armand Colin, Coll. U, pp. 135-267.  
DUBY, G., *L'Économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval*, Paris 1962, Aubier, 2 vol., t. 1, pp. 131-274.  
DAGRON, G., RICHÉ, P., VAUCHEZ, A. dir., *Histoire du christianisme*, Paris, Desclée, t. IV : *Évêques, moines et empereurs (610-1054)*, 1993, pp. 867-908 ; t. 5 : *Apogée de la papauté et expansion de la chrétienté (1054-1274)*, VAUCHEZ, A., dir., 1993, pp. 309-328 et 639-664.  
PARISSE, M., dir., *Atlas de la France de l'an mille*, Paris 1994, Picard.

#### Ouvrage spécialisé :

- CHAPELOT, J., FOSSIER, R., *Le Village et la maison au Moyen Âge*, Paris 1980, Hachette, Coll. Bibliothèque d'archéologie.

## LES PROVINCES ECCLÉSIASTIQUES DE L'OCCIDENT CHRÉTIEN VERS 1150



D'après CHADWICK, H., et EVANS, G. R., *Atlas du Christianisme*, Turnhout, Brepols, 1987.

## LES OUTILS DE L'EXPANSION

## 1 DES CONDITIONS D'EXISTENCE PLUS FAVORABLES ?

**Forêt** : au sens le plus large, espace non cultivé couvert d'arbres dont les cimes abritent au moins un dizième de la surface du sol. Beaucoup de terres incultes ne sont pas forestières : par exemple, la lande dans l'Occident atlantique, les pelouses alpines ou les marais côtiers et fluviaux. Le terme forêt désigne aussi au Moyen Âge des terres incultes ou cultivées placées sous un régime spécial de protection (comme en Angleterre).

Un récit célèbre raconte la fuite de l'empereur Henri IV à travers la forêt de Thuringe, impénétrable et encore effrayante en 1073. D'après les données du *Domesday Book*, recensement des ressources du royaume d'Angleterre établi en 1086, la *forêt* royale anglaise recouvrail 4 millions d'hectares, dont trois cinquièmes de terres infertiles.

Cependant, dès le x<sup>e</sup> siècle, le *saltus*, à savoir les terres incultes, recule : les études régionales (Mâconnais, Latium, Catalogne, Poitou) l'établissent. La forêt, qui fut longtemps barrière, non dénuée de ressources, lieu de refuge aussi, est attaquée par la cognée et le feu. On pense aujourd'hui que des modifications climatiques (températures plus élevées et surtout humidité moindre, défavorable à l'arbre) ont pu faciliter le travail de l'essarteur : une sécheresse persistante dans la deuxième moitié du x<sup>e</sup> siècle et au début du xi<sup>e</sup> siècle a accompagné par exemple la colonisation, connue par un remarquable travail archéologique récent, des rives du lac de Paladru (Isère).

Un « optimum climatique », entre 900 et 1300, a marqué l'Europe moyenne et septentrionale. Il a convenu aux plantes vivrières, et parmi elles aux céréales, base de l'alimentation. De meilleures récoltes assurent une nourriture plus abondante, plus diversifiée aussi, et l'eau de la *famine* desserré, même si de nombreuses *disettes*, surtout de soudure (au printemps, avant la nouvelle récolte), persistent après l'an mille.

**Espace rural et agrosystème** : peu de champs de la recherche historique médiévale ont été aussi bouleversés que l'histoire rurale ces dernières années, par la sophistication croissante des méthodes d'investigation (appel à l'archéologie agraire, à la **palyнологie**, à l'**anthracologie**, etc.), et par l'introduction de concepts venus d'autres disciplines, comme celui d'**écosystème**. L'écosystème est une « entité naturelle (relief, climat, sol, eaux) qui inclut des parties vivantes pour produire un système stable dans lequel les échanges entre les parties s'inscrivent dans des cheminements circulaires » : les producteurs (végétaux à chlorophylle) produisent à partir des matières minérales et des gaz de la matière vivante ; les consommateurs s'en nourrissent (herbivores eux-mêmes proies des carnivores et prédateurs) ; les décomposeurs assurent le retour de la matière vivante à l'état minéral. L'espace rural est un écosystème. Par l'agriculture, « ensemble des travaux qui modifient le milieu naturel pour produire des végétaux et des animaux utiles à l'homme », l'homme intervient en détournant la production de l'écosystème à des fins qui sont extérieures à son fonctionnement. Il met en place un écosystème particulier, l'**agrosystème**.

Des hommes mieux nourris peut-être, plus nombreux sûrement. Il reste difficile de démontrer les mécanismes de l'essor démographique, et de le mesurer en raison des sources insuffisantes et surtout d'interprétation délicate. Les chiffres

proposés par les historiens ne concordent guère, même pour l'Angleterre, privilégiée par l'existence de deux recensements généraux (*Domesday Book*, et *Poll Tax* de 1377). On peut cependant tenir pour assuré que la population européenne, auparavant peu nombreuse et mal répartie, a au moins doublé entre 950 et 1300, sinon triplé dans certains pays (Angleterre). Le taux moyen annuel de croissance, entre 0,3 et 0,6 % (0,4 % pour le royaume de France), ne suggère pas une brutale explosion démographique, mais une lente et durable « crue des hommes », engagée dès le début du x<sup>e</sup> siècle en Flandre et en Europe méditerranéenne, au milieu du x<sup>e</sup> siècle en France du Nord, vers 1100 seulement en Allemagne moyenne.

L'essor démographique s'exprime aussi par de forts mouvements migratoires, parfois de grande amplitude, soutenant la conquête des terres comme l'essor commercial et urbain. On observe, en effet, une mobilité, certes pas nouvelle, mais accrue, des hommes, qui jette les Français sur le front de la Reconquista ibérique, les Flamands sur les chemins de la colonisation allemande, les marchands italiens sur les voies périlleuses du commerce méditerranéen.

## 2 UNE MEILLEURE MAÎTRISE DES TECHNIQUES

Plus que d'innovations, on parlera de perfectionnement et de diffusion des techniques de production et de transformation déjà connues. Au-delà des incertitudes qui persistent quant aux étapes de la progression (la charrue : quand et où ?), quant à l'efficacité (le cheval tracte-t-il mieux que le bœuf ?), retenons que les progrès de l'outillage supposent :

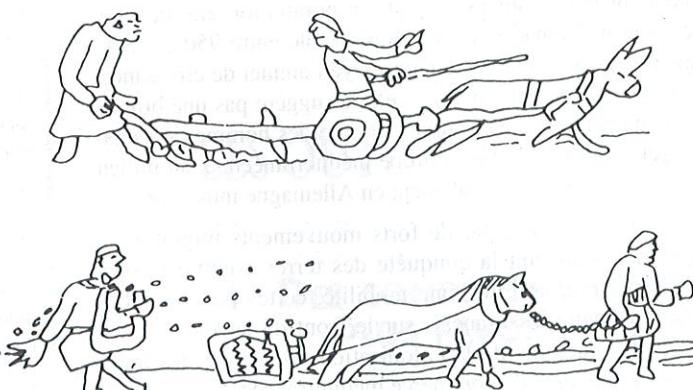
– **la maîtrise du fer et du feu.** L'essor de l'extraction du fer est attesté dès le x<sup>e</sup> siècle (Lombardie, Norvège, Poitou, Yorkshire, Thuringe...), et bénéficie au xii<sup>e</sup> siècle de l'attention accrue des seigneurs, laïcs et ecclésiastiques (cisterciens). Le forgeron, d'abord homme de la forêt, devient un des pivots de la société villageoise :

– **la maîtrise de l'énergie animale.** Le joug frontal pour le bœuf et le collier d'épaule pour les équidés, l'attelage en file, diffusés dès le xi<sup>e</sup> siècle (Normandie, Espagne...), accroissent la puissance de traction, décisive dans la mise en valeur des sols lourds et profonds ; on a pu parler aussi d'une véritable « révolution » des transports terrestres, bien que la voie d'eau reste prépondérante dans la circulation des marchandises :

– **la maîtrise de l'eau.** Les xi<sup>e</sup> et xii<sup>e</sup> siècles sont ceux de la grande expansion du moulin hydraulique, connu dès l'Antiquité, d'abord à la campagne, où il permet une meilleure mouture des grains et libère de la main-d'œuvre, puis vers 1200, à la ville (moulin à foulon dans l'industrie des draps de laine). La conquête des terres nouvelles a recours aux pratiques d'irrigation dans les pays méditerranéens, souvent héritées de l'occupation musulmane, et surtout aux grands travaux de drainage, entreprises collectives par excellence. Poldérisation et amélioration de la circulation fluviale vont de pair en Flandres, aux Pays-Bas, dans les basses vallées de l'Elbe et de l'Oder, dans la plaine du Pô.

**L'instrument aratoire** : la distinction traditionnelle entre l'araire, dont le soc effectuerait un travail symétrique et un retournement superficiel du sol, et la charrue, au labour plus profond, dont le soc dissymétrique rejette la terre d'un seul côté, aidé éventuellement par la présence du versoir, doit être nuancée. Tous deux, utilisés selon les nécessités et les usages locaux, sont des instruments de labour tractés, imposant un train d'attelage plus ou moins important. L'usage des outils de labour à bras, houe ou bêche, persiste.

Tapisserie de Bayeux fin XI<sup>e</sup> siècle. Labour à la charrue tractée, par un âne ou un mulet, semailles et hersage.



D'après PARISSE, M., *La tapisserie de Bayeux, un documentaire du XI<sup>e</sup> siècle*, Paris 1983, Denoël, p. 119.

C'est peut-être dans les activités urbaines et commerciales que les véritables innovations techniques ont lieu. L'introduction du métier à tisser horizontal étroit a triplé au XII<sup>e</sup> siècle le rendement du tissage, l'adoption du métier large, manœuvré par deux hommes, l'a encore doublé. C'est une des bases du développement prodigieux, d'abord en Flandre et dans les régions voisines, de l'« industrie » médiévale par excellence, celle des draps de laine. Les **associations commerciales**, les contrats et les pratiques bancaires mis au point par les marchands italiens aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles répondent à deux impératifs : mobiliser des capitaux plus importants ; adapter les modes de paiement à l'essor des transactions.

**Associations commerciales** : la *commenda* est une association temporaire, bien adaptée au commerce maritime, entre un bailleur de fonds sédentaire (100 % du capital), supportant les risques encourus, et un marchand qui commerce au loin. Son travail est rémunéré par le quart des bénéfices. Dans la *colleganza* (Venise) ou *societas maris* (Gênes), le marchand voyageur participe à l'apport du capital (un tiers ; les risques sont répartis au prorata) et reçoit la moitié des bénéfices. Les **compagnies** se sont développées plutôt dans les cités d'affaires intérieures (Bardi et Peruzzi à Florence, Tolomei et Bonsignori à Sienne). Elles sont caractérisées par la longue durée, le recrutement familial, la responsabilité illimitée des associés, l'adjonction au capital social de dépôts effectués par les sociétaires ou des tiers. D'où le développement des opérations bancaires à côté des activités commerciales et industrielles.

*Rendement agricole* : produit de la terre, évalué au Moyen Âge par rapport à la semence. Sur les domaines de l'évêché de Winchester, le rendement moyen entre 1200 et 1350 est de 4/1 pour le froment, 3,9/1 pour l'orge, 2,8/1 pour l'avoine. Ne pas confondre rendement avec **productivité**, qui est le rapport du produit aux facteurs de production qui s'y rapportent (temps de travail, quantité d'énergie, coût de l'outillage...).

Malgré ces améliorations, l'Occident demeure sous-équipé : ainsi les contrats d'association ne sortent guère des milieux marchands italiens, les compagnies n'arrivent à maturité qu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, et se signalent par leur fragilité (faillites). Si, grâce surtout à la multiplication des façons aratoires – la sélection des espèces et les pratiques d'amendement du sol restant très déficientes – l'augmentation des *rendements agricoles* est certaine, elle sera insuffisante lorsque la conquête des terres n'accompagnera plus la hausse de la population ; la productivité reste faible et aura même tendance à flétrir (un niveau technique qui ne peut être dépassé, des terres médiocres mises en culture, une main-d'œuvre surabondante qui entraîne le morcellement des exploitations).

### 3 LE POIDS DES COMPORTEMENTS ET DES RAPPORTS SOCIAUX

Des attitudes nouvelles à l'égard du travail et de l'argent ont accompagné et sans doute favorisé l'effort productif. Au discrédit jeté sur le travail par une tradition à la fois antique et chrétienne (opposé à l'*otium*, le loisir « studieux » cher à Cicéron, source de perfectionnement, ou, dans l'Évangile, à l'oisiveté sainte de Marie, voie privilégiée vers Dieu) se substitue peu à peu l'idée que, loin d'être un châtiment ou une source d'humiliation, le travail peut être valorisant et utile au bien commun : « C'est par son travail que l'homme se rapprochera de Dieu », écrit Yves de Chartres au début du XII<sup>e</sup> siècle.

De même, si au haut Moyen Âge, l'essentiel des énergies fut mobilisé pour subvenir à la *necessitas* (la stricte subsistance), l'esprit de profit se développe après le xi<sup>e</sup> siècle : les condamnations répétées de l'Église à l'égard des activités commerciales et des marchands en témoignent. L'argent devient un des éléments essentiels des rapports sociaux. Bien que sa masse reste insuffisante, la **monnaie** circule davantage. À partir de la fin du xii<sup>e</sup> siècle, l'argent perd peu à peu de son pouvoir corrupteur, devient même un bien à faire fructifier, et celui qui s'y emploie, le *marchand*, cessant d'être un usurier promis à l'enfer, trouve des accommodements avec le ciel.

**Monnaie** : on distingue au Moyen Âge la monnaie réelle, qui circule effectivement sous la forme de pièces métalliques, et la monnaie de compte (livre et sou), définie par un rapport fixe avec la monnaie réelle : 1 livre = 20 sous = 240 deniers. Jusqu'en 1252, la monnaie réelle occidentale est frappée en argent : le denier, puis, à partir du début du XIII<sup>e</sup> siècle, le gros d'argent, ayant la valeur de 12 deniers (un sou). Le gros est frappé à Venise dès 1202, en France en 1266 (gros tournois). La frappe de la monnaie d'or reprend au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle : le florin à Florence et le génois à Gênes en 1252, le ducat à Venise en 1284. Jusque-là, circulaient les pièces d'or byzantines (*nomisma*, connu sous le nom de besant) et musulmanes (*dinar*).

On a parfois avancé que le reflux des invasions avait rendu possible, dans un contexte de paix retrouvée, le démarrage économique. Mais celui-ci est souvent engagé avant ce reflux, justement dans les régions les plus menacées (Flandre, côtes méditerranéennes), et l'accalmie n'a pas assuré pour autant à l'Occident la paix interne. Au contraire, c'est le temps de la « violence seigneuriale », que s'efforcent de contenir les mouvements de paix du XI<sup>e</sup> siècle, et qui soutient le renforcement de la domination exercée par les seigneurs. On peut alors penser que leurs exigences accrues ont obligé le paysan à produire plus et mieux : le **prélèvement seigneurial** serait ainsi un moteur de la croissance ; plus généralement, la forte **dépense aristocratique**, nécessitant l'alimentation constante du revenu seigneurial et suscitant une demande en produits fabriqués, aurait stimulé l'ensemble des forces productives.

Nuançons cependant ce schéma séduisant. En Catalogne, dans les pays de la Charente, pour ne citer que ces exemples, l'essor rural a débuté avant même le développement des contraintes seigneuriales : le seigneur a cherché plus à profiter des fruits de la croissance qu'à la stimuler. Quoi qu'il en soit, on n'aura garde d'oublier que la petite exploitation paysanne fut le cadre fondamental des progrès de l'économie agraire, comme le furent, en ville, l'atelier de production familial ou les associations marchandes, structures familiales par excellence.

*Marchand et gain licite :*  
Thomas d'Aquin († 1274) déclare : « Si on se livre au commerce en vue de l'utilité publique, si on veut que les choses nécessaires à l'existence ne manquent pas, le lucre, au lieu d'être visé comme une fin, est seulement réclamé comme une rémunération du travail »

# B

## LES MODALITÉS DE L'EXPANSION

### 1 LES GRANDS DÉFRICHEMENTS

Le phénomène majeur de l'expansion est la colonisation agraire. Situer ses débuts est difficile, car la conquête des terres apparaît souvent après coup dans la documentation écrite, quand les maîtres du sol et du ban s'avisent du profit qu'ils peuvent en retirer. Elle s'ordonne suivant une typologie devenue classique : élargissement des terroirs anciens par lent grignotage de l'*incultum* au bout des champs, création de villages neufs, occupation intercalaire, sans doute un peu plus tardive, types qui en fait se combinent souvent pour proposer une grande variété régionale.

La chronologie de la conquête est très fluctuante. Son apogée est à situer, selon les cas, entre la deuxième moitié du XI<sup>e</sup> siècle et 1200, sauf sur le front oriental de la colonisation allemande, plus tardive. Après 1200, parfois plus précocement, le maintien nécessaire d'un certain équilibre entre *ager* (terres cultivées) et *saltus* (terres non cultivées) conduit à freiner l'extension du premier et à se soucier davantage de la préservation et de l'exploitation du second.

Cf. document commenté.

**Exemples de « repentirs » :** les paysans-guerriers de Colletière abandonnent trente ans plus tard l'habitat fondé en 1003 sur la rive du lac de Paladru, résultat sans doute à la fois d'une implantation aventureuse et d'une nouvelle organisation des pouvoirs dans la région. Dans la région située entre Rhin, Moselle et le massif de l'Eifel, on a constaté que l'expansion rurale d'après 1050 avait été accompagnée de désertions des sites les moins favorables, villages ou fermes isolées, « prix d'une colonisation agricole intense et finalement imprudente ».

**Hôte** : paysan étranger installé sur une tenure de défrichement, l'*hostise*, et jouissant d'avantages concédés par le seigneur fondateur : liberté personnelle, absence de corvées, exemptions fiscales. Au XIII<sup>e</sup> siècle, leur statut semble s'être progressivement dégradé, sous l'effet de la pression démographique et de la raréfaction des terres à défricher.

**Pariage** : association entre deux seigneurs, le plus souvent un laïc, qui donne la terre, et un ecclésiastique, qui recrute les hommes, avance les capitaux et organise le défrichement. Ils se partagent les revenus et les droits.

Les acteurs de la colonisation sont d'abord les paysans, qu'ils soient hommes du cru, ou *hôtes*, étrangers venus du village voisin ou de très loin. Les initiatives payannes individuelles, parfois clandestines, ont été sans doute décisives dans les premiers temps du mouvement. Le phénomène a été bien montré dans les pays de la Charente et du Sud-Ouest de la France. Il faut relativiser le rôle des clercs, ermites ou « moines défricheurs » (cisterciens, hospitaliers), de toute façon tardif pour ces derniers et plus favorable à l'essor de l'élevage qu'à celui des emblavures.

Sont mieux connues les entreprises collectives, fortement encadrées, parfois spectaculaires, comme la bonification des marais littoraux de la mer du Nord, qui supposent, par l'ampleur des capitaux et de la main-d'œuvre nécessaires, l'initiative seigneuriale, voire princière. Les *contrats de parage* se multiplient après 1100, révélant une attention accrue des seigneurs pour la mise en valeur et le peuplement de leurs terres.

La conquête des sols ne peut être dissociée de la structuration de l'espace rural, de l'aménagement des finages, de l'implantation de l'habitat et de l'organisation des systèmes de cultures. Au-delà de l'infinité diversité des exemples, soulignons : l'étroite relation avec le regroupement des hommes, l'appesantissement du contrôle seigneurial, la mise en place du réseau des paroisses, bref, ce que l'on

appelle actuellement l'**encellulement** ; la tendance à la concentration de l'habitat, encore que bien des exceptions viennent la nuancer, qu'il s'agisse du *castrum* de Sabine et du Latium, du **bourg** borné par des croix des pays atlantiques ou du village-rue étiré le long de la voie de pénétration forestière de la colonisation allemande (*Waldhufendorf*)...

Cf. t. 2, chapitre 2.

**Incastellamento** : regroupement, caractéristique des pays méridionaux, des villageois dans une agglomération fortifiée, le *castrum*, autour de l'église et/ou de la résidence seigneuriale, souvent sur un site perché. Ce regroupement, effectué sous la pression seigneuriale, s'accompagne d'un remodelage de l'espace agraire en auréoles concentriques de cultures, des jardins aux terres destinées à la céréaliculture extensive.

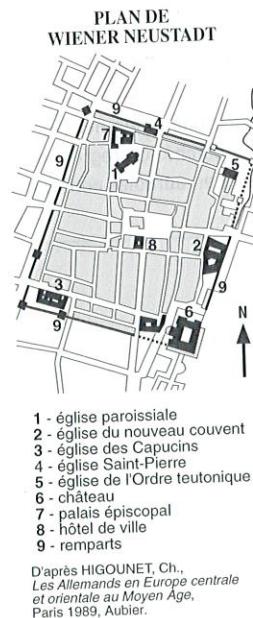
### 2 L'ESSOR DES VILLES

Il faut voir dans la progressive maîtrise de l'espace rural, dans l'expansion économique des campagnes, un élément décisif du développement urbain. La thèse d'Henri Pirenne, qui postulait le déclin irrémédiable de la vie urbaine au haut Moyen Âge et attribuait son renouveau à l'essor du grand commerce international, a été fortement critiquée : la rupture avec les villes antiques n'a jamais été complète. On a observé, dans la plupart des villes de l'Occident, une continuité topographique et un maintien, bien qu'atténué, des fonctions artisanales et commerciales. Leur renouveau s'enracine dans le drainage des surplus de la production agricole par la concentration du prélèvement seigneurial en ville ; de même, l'essor de la population citadine profite de l'élan démographique des campagnes avoisinantes. Ce ne sont pas les « pieds poudreux », déracinés aventureux, qui ont animé le commerce, mais des marchands et des artisans locaux, notables ou fils de notables, ministériaux de l'évêque, de l'abbé ou du châtelain, paysans des environs venus s'installer au pied des anciens remparts.

La croissance topographique de la **ville** à partir du X<sup>e</sup> siècle s'appuie sur une structure polynucléaire : les centres, très variés, de peuplement primitif – ancienne **cité** administrative et religieuse, **bourg** monastique, **bourg** castral, centre de défense, de pouvoir et de consommation aristocratique, **bourg** marchand (*burgi, portus* ou *wiks*) – se fondent petit à petit en une entité autonome et, la population et les activités croissant, s'entourent de nouveaux faubourgs ; une enceinte (parfois plusieurs successives) vient unifier le nouvel espace urbain au cours des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles : Paris, Florence, Milan, Toulouse, Reims, Cologne, Tournai..., les exemples abondent.

Ainsi se met en place en Occident, plus ou moins précocement, un réseau urbain, qui restera inégal. L'Italie, favorisée par son héritage antique, la Flandre ont connu l'expansion la plus précoce et la plus dense. Là se situent les très grandes villes médiévales, à l'exception de Paris, celles qui, vers 1300, ont atteint ou dépassé 40 000 habitants (Sienne, Bologne, Bruges et Gand...), et même 100 000 (Venise, Milan, Naples et Florence). Les régions sans continuité urbaine avec l'Antiquité ont connu une expansion plus tardive (XII<sup>e</sup> siècle), qui s'est appuyée souvent sur des habitats antérieurs à vocation militaire ou commerciale : comptoirs fortifiés en Scandinavie, *goroda* en pays slaves.

**Villes nouvelles** : un certain nombre de villes ont été érigées de toutes pièces aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, surtout dans des régions peu ou pas du tout urbanisées antérieurement : ainsi certaines villes allemandes de la colonisation orientale. Ces villes, fruits de l'initiative princière ou épiscopale, ont souvent adopté un plan géométrique, carré ou circulaire. Wiener Neustadt, fondée en 1194 par le duc Léopold V, est la première ville autrichienne tracée selon un plan régulier. Autre exemple : les villeneuves ou bastides du Sud-Ouest de la France.



Dans les pays plus ou moins romanisés, l'urbanisation fut inégale : en France, des centres nombreux, mais peu peuplés, dans les pays méridionaux ; au nord de la Loire, un réseau moins dense, mais des villes importantes ; s'y développe surtout, grâce à la richesse de sa région, à la présence royale et au prestige de son université, « un monstre urbain », Paris ; l'urbanisation fut tardive dans les régions frontières (Poitou) ou isolées (Massif central, Vendée).

### 3 NOUVEAUX ITINÉRAIRES

L'essor du grand commerce international, étroitement lié à celui des villes, repose sur deux facteurs complémentaires : l'animation des marchés locaux et régionaux s'ouvre sur les échanges extérieurs dès le x<sup>e</sup> siècle. La plaine du Pô semble bien être alors un des axes vitaux du commerce occidental, ce dont profite Venise ; le tonlieu de Londres, rédigé entre 991 et 1002, mentionne les marchands normands et français (du Ponthieu et de Flandre), venant acheter de la laine, base de la fortune des villes flamandes ; les statuts de la guilde de Saint-Omer montrent une communauté de marchands déjà puissante dans les années 1060. D'autre part, même si razzias et impositions de lourds tributs peuvent être des sources fructueuses de financement, les opérations commerciales trouvent leur impulsion principale dans l'apport du capital foncier : cela a été bien montré en Catalogne et en Italie.

Il faut souligner la localisation périphérique des deux grands foyers de commerce international, la mer latine et les mers nordiques. Les villes maritimes italiennes apparaissent comme des pionnières. Venise a établi sa prépondérance dans le commerce byzantin à la fin du XI<sup>e</sup> siècle ; Amalfi, qui entretenait des relations fructueuses avec les Sarrasins, est vivement concurrencée par Pise et Gênes avant 1100. Il n'y a pas de véritable spécialisation des produits commercés, mais les draps de laine, les armes, peut-être les esclaves, l'emportent vraisemblablement à l'exportation, de même que les épices, soieries et produits finitoriaux à l'importation.

Cf. dissertation expliquée

Au nord, les Scandinaves ne sont pas seulement des guerriers pillards redoutés, mais aussi d'avisés trafiquants : supplantant les marchands frissons, ils ont établi avant même 900, de l'Irlande aux rives orientales de la mer Baltique et à la Russie, une domination fondée sur le commerce des denrées alimentaires, du bois, des métaux et des fourrures, qui ne reculera qu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle devant la colonisation germanique et les **marchands allemands**.

**Les marchands allemands à Novgorod** : dans la deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle se constitue dans l'île de Gotland, qui est le centre principal du commerce baltique, une association jurée de marchands lübeckois, westphaliens et saxons. Installée de manière permanente à Visby, elle fréquente Novgorod et les villes russes (Smolensk, Vitebsk) à côté des Suédois (Varègues). Les deux communautés, qui ont à Novgorod une factorerie (ou comptoir) distincte, signent en 1189 un traité de commerce avec le prince Jaroslav (un traité antérieur n'a pas été conservé) établissant des franchises réciproques entre Russes et « Occidentaux ». En 1269, à l'occasion d'un nouveau traité, les marchands allemands sont les interlocuteurs privilégiés des Russes, et ils dominent le commerce avec les terres orientales.

Ces deux grands foyers de commerce, sans liaison directe entre eux, usaient en priorité des voies maritimes, malgré leurs dangers. La circulation des marchandises s'accrut aussi à l'intérieur des terres, préférant généralement la voie fluviale. L'aménagement des fleuves et rivières flamandes a déjà été évoqué ; la Seine, le Rhin, le Pô... enrichissent les cités riveraines. Se développent aussi les foires, lieux de rencontre des marchands et des produits. Les plus célèbres furent, entre

1150 et 1300, celles de Champagne, où Flamands et Italiens, et aussi Français et Allemands se rencontraient lors de six foires annuelles se succédant dans quatre villes (Provins, Troyes, Lagny, Bar-sur-Aube), sous la protection comtale (**conduit** des foires). Là, Siennois et Florentins diffusèrent les pratiques bancaires. Mais d'autres foires eurent une réputation régionale, sinon interrégionale : celles d'Angleterre pour l'achat de la laine, le cycle des foires flamandes, pour sa redistribution, et aussi la foire du Lendit, à Saint-Denis, qui bénéficia des soins d'une riche et prestigieuse abbaye et de la proximité de la capitale royale.

# LA DILATATION DE LA CHRÉTIENITÉ LATINE

## 1 LA CHRISTIANISATION, ENTRE CONTRAINTE ET PERSUASION

Le dynamisme occidental s'est manifesté non seulement dans l'expansion économique, mais aussi sur le plan religieux. La christianisation et la mise en place de structures ecclésiastiques ont, du X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, progressivement élargi la *christienté latine* aux régions périphériques du nord et de l'est de l'Europe, païennes, où les résultats des missions chrétiennes antérieures étaient restés bien limités. Au sud, l'avance se fit aux dépens de l'islam et de l'Église byzantine.

Cette progression ne fut pas toujours aisée. La concurrence avec les missionnaires grecs fut âpre dans les pays slaves et en Hongrie. Dans la deuxième moitié du x<sup>e</sup> siècle, la classe dirigeante hongroise hésita longtemps avant de choisir le camp de Rome, sous l'impulsion du prince Vajk, le futur saint Étienne, baptisé vers 996, et couronné roi en 1001 avec l'accord du pape Sylvestre II. Mais les Russes, comme les Bulgares, échappèrent totalement à l'influence latine. En Italie du Sud, les usages grecs restèrent en vigueur dans certaines zones après la conquête normande, malgré la latinisation de la hiérarchie épiscopale.

D'autre part, la conversion ne fut pas toujours obtenue sans violence et suscita parfois de fortes résistances. Olaf Haraldsson (saint Olaf), propagateur de la foi trop brutal, fut tué en 1030 dans une bataille l'opposant à des Norvégiens révoltés. L'Église polonaise établie par Miesco († 992) et Boleslas le Vaillant († 1025) fut presque anéantie vers 1040 par une violente réaction païenne et sociale. Plusieurs appels à la croisade contre les Slaves demeurés païens furent lancés au XII<sup>e</sup> siècle, et l'**idéal missionnaire** des Chevaliers teutoniques fut plus celui de la guerre sainte que celui de la persuasion : en 1283, les Prussiens encore païens furent chassés ou exterminés. Ce dernier exemple montre la longue persistance du paganisme sur les confins nord-orientaux de l'Europe, même si les principaux

## LA DILATATION DE LA CHRÉTIENNE LATINE

Cf. document commenté.

succès furent obtenus au cours du XI<sup>e</sup> siècle : il fallut attendre 1386 pour que le grand-duc lituanien Jagellon se fasse baptiser. Sans avoir été aussi lente, la conversion de la Suède ne fut définitivement acquise qu'au début du XII<sup>e</sup> siècle.

Ne méconnaissions pas cependant la force d'attraction de la religion chrétienne, « religion du succès » : les hommes de l'époque ont été justement sensibles à la force visible du Dieu chrétien, manifestée dans la victoire militaire et dans la magnificence du culte chrétien, comme à l'espérance du salut et de la vie éternelle.

**Le succès missionnaire** : il ne se trouvait pas forcément dans la pauvreté et l'humilité. Vers 1120, un ermite, Bernard l'Espagnol, fut envoyé à Stettin, où il entra sans escorte, et « pauvre comme le Christ, nu-pieds, il commença à répandre avec constance la semence de la foi catholique ». Les habitants l'interrogent : « Comment pouvons-nous croire que tu es l'envoyé du Dieu suprême, [...] alors que tu es si pauvre et indigne que tu ne peux avoir de chausseures. [...] Le Dieu suprême n'aurait jamais envoyé un légat aussi misérable ; s'il avait souhaité notre conversion, il nous aurait visités par un ministre digne de sa puissance ». Le missionnaire suivant, Otton de Bamberg, entouré d'une suite splendide et armée, baptisa en quelques mois plusieurs milliers de personnes !

**Église métropolitaine** : siège d'un archevêque métropolitain. L'Occident chrétien était divisé en provinces ecclésiastiques, ou métropoles, où s'exerçaient la juridiction et l'autorité de l'archevêque. La province regroupe son diocèse et plusieurs évêchés suffragants, cf. t. 1, chapitre 2.

Le rôle de l'Église anglaise en Scandinavie est actuellement réévalué. On connaît le nom de quelques missionnaires manifestement non allemands, comme Gérard de Venise en Hongrie, ou Bernard l'Espagnol, et des Tchèques semblent avoir participé, après la conversion de la Bohême, à la christianisation de la Pologne. Mais l'effort principal fut mené par les missions allemandes, surtout en pays slave. Elles s'inscrivent dans la politique orientale menée par l'empereur et les princes de Germanie, comme dans la volonté de contrôle des nouvelles communautés de fidèles par les grandes églises métropolitaines allemandes, Magdebourg ou Brême-Hambourg.

La volonté des princes autochtones fut sans doute plus décisive encore que l'action missionnaire extérieure.

## 2 LA FOI DES PRINCES ET LES NOUVEAUX ÉTATS CHRÉTIENS

Les liens sont très profonds entre la naissance de nouveaux États et la christianisation. Au X<sup>e</sup> siècle, des principautés déjà puissantes se constituent : la Croatie et la Bohême au début du siècle ; la Pologne et la Hongrie dès avant 960 ; le Danemark, unifié par Harald à la Dent Bleue († 985)... Même si l'accord des populations fut parfois nécessaire, surtout dans les pays où les communautés d'hommes libres étaient très indépendantes (c'est l'assemblée des hommes libres, l'Althing, qui adopta en 999 le christianisme comme religion officielle de l'Islande), la conversion commença par celle des princes et des élites politiques. Elle protégeait en effet l'indépendance des jeunes principautés en limitant les ambitions des États déjà chrétiens par une reconnaissance internationale, et renforçait l'unification intérieure. Ajoutons le prestige du souverain conforté par le sacre royal. Les efforts de centralisation du pouvoir furent appuyés par le développement des Églises nationales. Le retard de l'unification suédoise, qui intervint difficilement au XII<sup>e</sup> siècle seulement, est peut-être dû, entre autres, au retard de la christianisation.

D'autre part, la papauté favorisa la « liberté » des nouveaux États en les plaçant sous sa protection directe. Déjà en 992, le prince Miesco avait donné la Pologne à

Saint-Pierre ; le roi de Danemark Svend Estridsen (1047-1074) fit de même. La protection pontificale avait cependant une contrepartie : la limitation de l'indépendance des nouvelles provinces ecclésiastiques dont elle avait pourtant encouragée la création dans un premier temps.

La christianisation s'accompagna de la mise en place des structures ecclésiastiques. Les églises métropolitaines furent implantées à Gniezno en Pologne, dès l'an mille, à Esztergom et Kalocsa en Hongrie, à Lund (royaume de Danemark) en 1103... Le réseau épiscopal était à peu près établi au début du XII<sup>e</sup> siècle. Le plus important fut la fondation des églises paroissiales et leur fixation ; étroitement liées à la colonisation agraire, elles œuvrèrent, comme dans les pays de la vieille chrétienté, à la pénétration de la foi dans les populations.

## 3 RECONQUISTA ET CROISADES

En affrontant non plus des païens mais des infidèles, la **Reconquista** et la première croisade (1095-1099), qui aboutit à la création des États latins d'Orient, n'ont pas eu pour moteur et effet la **conversion**, même si les prétextes religieux ne manquèrent pas : reconquérir les terres chrétiennes perdues en 711 pour la première, défendre les chrétiens d'Orient et les placer sous l'autorité de Rome pour la seconde. Elles sont un des aspects les plus spectaculaires de l'expansion occidentale et il importe ici de les caractériser brièvement.

La **Reconquista** est d'abord une triple affaire de conquête militaire, de peuplement et de colonisation des terres. Elle s'appuie en premier lieu sur des raids souvent audacieux et le tribut, qui répondent d'ailleurs à une politique musulmane semblable. Le Cid, instaurant vers 1090 une domination lourde et arbitraire sur Valence, d'ailleurs éphémère, n'agit pas autrement : pillage et tribut. Mais ce fut aussi et surtout une conquête des terres menée par des paysans-soldats, capables de les cultiver et de les défendre, confortée par l'octroi de **fueros**. La **guerre sainte** ne fut pendant très longtemps qu'une motivation secondaire, et la décision pontificale, au début du XII<sup>e</sup> siècle, d'accorder aux combattants chrétiens le statut de croisé fut d'abord mal accueillie. Enfin, la Reconquête qui intégra les chrétiens de langue arabe (**Mozarabes**) dans l'Église latine, fut marquée par une grande tolérance envers les minorités musulmanes (**Mudéjars**) et juives, ce qui fit des royaumes ibériques chrétiens des intermédiaires privilégiés entre la culture hispano-arabe et la culture occidentale.

**Guerre sainte et croisade** : la guerre sainte, qui est la guerre pour une **juste cause** (réparer une injustice, récupérer des biens perdus...), menée dans une intention droite et cautionnée par la volonté divine (victoire par exemple), ne suffit pas à faire une croisade. Celle-ci est une expédition militaire décidée par la papauté ; les croisés s'engagent par un vœu irréversible symbolisé par une croix de tissu sur la poitrine ou sur l'épaule ; ils bénéficient d'un statut particulier (biens placés sous la garde des clercs, indulgences assurant la rémission de leurs péchés, garantie du paradis en cas de mort au combat...). L'idée de croisade, moyen de salut individuel et collectif, s'est développée dans la deuxième moitié du XI<sup>e</sup> siècle.

La véritable cause des croisades n'est ni économique, même si les grandes cités maritimes italiennes y trouvèrent leur profit, ni démographique, même si les cadets en surnombre des familles aristocratiques ont alimenté les armées des croisés ou les ordres militaires fondés en Terre sainte. La première croisade, qui poussa vers Jérusalem chevaliers et pauvres gens, s'ancre dans la tradition du pèlerinage, œuvre de pénitence et de salut. Elle profite aussi du développement

**Reconquista** : entreprise de reconquête par les chrétiens de l'Espagne musulmane, commencée dès le VIII<sup>e</sup> siècle et poursuivie jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle (prise de Grenade 1492). Elle n'est pas linéaire, et même l'époque de sa plus grande progression (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle) fut jalonnée de reculs : devant les Almoravides, autour de 1100, et les Almohades, après 1150. (cf. t. 1, chapitre 7).

**Fuero** : apparu à la fin du X<sup>e</sup> siècle, c'est une loi qui définit les droits exercés sur une terre, en organise le peuplement par une communauté dont les droits et les devoirs sont définis précisément. Elle s'applique indifféremment aux villes et aux villages.

de l'idée de guerre juste et sainte. La croisade, c'est donc un pèlerinage en armes, pour la plus grande gloire de Dieu. Dans l'essor de l'Occident, cependant, la croisade fut, à terme, malgré l'élan irrésistible de ses débuts et en raison des déviations où elle se fourvoya, un échec.

Au terme de trois siècles d'efforts, lents mais continus, les Occidentaux ont mis en valeur, aménagé les terres sur lesquelles ils vivaient. Paysans, marchands, missionnaires, guerriers, ont repoussé les frontières de leur monde. Certains s'enfoncent même dans les profondeurs de l'Orient : en témoignent les riches et aventurieux marchands vénitiens, les Polo, qui vécurent à Pékin de longues années après 1275, et les Églises latines, éphémères certes, établies par les missionnaires franciscains en Mongolie et jusqu'en Chine.

Au-delà des diversités régionales, au-delà de difficultés dont il ne faut pas méconnaître le poids, c'est, de la brillante Palerme entourée de jardins irrigués aux pâturages glacés et solitaires d'Islande, un même dynamisme, une même religion et une même culture qui fondent l'unité de l'Occident au XIII<sup>e</sup> siècle.

## DOCUMENT COMMENTÉ

### La colonisation paysanne au XII<sup>e</sup> siècle

Gerung, par la grâce de Dieu évêque de la sainte église de Meissen, à tous ceux tant présents que futurs qui invoquent le nom de Dieu, grâce perpétuelle et paix dans le Seigneur. Nous voulons que soit connu de nos fidèles et de ceux des temps futurs comment, pour perpétuer éternellement ma mémoire, j'ai réuni et établi dans un lieu inculte et presque vide d'habitants des hommes actifs venant de la province de Flandre et comment j'ai donné en possession stable, éternelle et héréditaire, à eux et à leurs descendants, le village appelé Kühren avec le droit suivant. J'ai donné à ces Flamands, en mémoire et en signe de possession achetée, quatre marcs, ce village et dix-huit manses, avec tous les usages qui existent maintenant et qui pourront exister dans l'avenir, sur les terres cultivées comme sur les terres incultes, dans les champs comme dans les bois, les prés et les pâtures, les eaux et les moulins, dans les lieux de chasse et de pêche. De ces manses, j'en ai concédé un à l'église avec toute la dîme de ce manse ; j'en ai remis deux au chef des paysans qu'ils appellent *schultheiss*, mais sans la dîme. Les manses restants, au nombre de quinze, paient chaque année trente sous, et trente deniers pour le droit qu'on appelle *zip*. Les dits hommes donnent la dîme de tous leurs biens sauf des abeilles et du lin, et ils se chargent des dépenses de l'avoué trois fois par an, pour les plaidis qu'il doit tenir avec eux et chez eux avec une petite escorte. De ce que l'avoué ou le *schultheiss* perçoivent dans les plaidis, deux parts seront données à l'évêque, la troisième au *schultheiss*. Sur nos terres, qu'ils soient francs de tonlieu, à l'exception de ceux qui sont au service des marchands publics. Ils pourront vendre entre eux le pain, la cervoise et la viande, mais qu'ils n'établissent pas un marché public dans le village. Pour le reste, nous les affranchissons de toute exaction venant de l'évêque, de l'avoué, du maire ou de tout autre homme. Et pour que ces statuts ne soient pas violés dans l'avenir, nous les plaçons sous notre ban, et nous les confirmons de notre sceau en la présence de témoins. [5] chanoines, Siegfried, avoué, Henri de Pleissen. [10] ministériaux. Fait l'an du Seigneur 1154, troisième de l'indiction, dixième jour des calendes de décembre, la première année de l'épiscopat du seigneur Gerung.

Quellen zur Geschichte des deutschen Bauernstandes im Mittelalter, éd. FRANZ, G., Berlin 1967, pp. 222-225, n° 84, éd. Traduit du latin.

### REMARQUES PRÉLIMINAIRES : LES OBJECTIFS DU TEXTE

Cette charte fait partie de l'abondante documentation éclairant les modalités d'un vaste mouvement de colonisation agraire qui se développa du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle en Europe centrale et orientale et que les historiens allemands appellent *die deutsche Ostbesiedlung* (la colonisation allemande vers l'Est). Ce document permet de répondre – avec plus ou moins de précision – aux questions suivantes :

- quels furent les promoteurs ?
- quels furent les acteurs ?
- quelles structures agraires (système de culture, morphologie agraire, habitat) et sociales (régime de la terre, mode d'exploitation) furent mises en place ?
- quels rapports sociaux en résultèrent ?